

**Gustave BRUYLANTS, Fernand RANWEZ  
ET LEUR ÉCOLE DE PHARMACIE  
À L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN  
(1875-1925)**

**par Albert BRUYLANTS**

**Professeur émérite**

**Membre de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et  
des Beaux-Arts de Belgique**

**Extrait.**

**Le texte complet se trouve lié à la fiche biographique de G. Bruylants**

Nous voici maintenant arrivé au 20 décembre 1888, dixième anniversaire du professorat de G. BRUYLANTS et remise de son portrait gravé. C'est ici qu'entre en scène notre second personnage, j'ai dit Fernand RANWEZ. A vingt-deux ans, il est pharmacien, au terme de quatre années d'étude brillantes et il est assistant au laboratoire de Pharmacie. C'est un wallon au verbe fleuri et chaleureux ; il est né à Morialmé, le 2 décembre 1866 ; il est de la même année que Charles de la VALLEE POUSSIN, de Paul HENRY, et de Maurice DELACRE, notamment.

F. RANWEZ s'est trouvé tout naturellement désigné pour présider la commission organisatrice de la manifestation, composée d'étudiants en pharmacie et en médecine, et à laquelle adhèrent quelques 300 élèves et anciens élèves du jeune jubilaire.

Autre chose remarquable, RANWEZ est déjà installé ; il venait en effet, de racheter la pharmacie RENSON, rue de Tirlemont. Un de ses stagiaires a rapporté un jour "la vigueur et la sûreté qu'il mettait dans la direction de cette officine de réputation fort ancienne, sans doute, mais qui avait besoin d'une impulsion nouvelle, par suite de la longue maladie de son prédécesseur". Au surplus, pendant qu'il reçoit ses clients, qu'il assure les préparations officinales, qu'il réalise des analyses chimiques et microscopiques, le jeune pharmacien suit les cours du doctorat en sciences naturelles, et fréquente le laboratoire de microscopie et de biologie cellulaire de Jean-Baptiste CARNOY, milieu des plus actifs et des plus novateurs sur le plan de recherche ; il noue ainsi des amitiés avec plusieurs de ses futurs collègues à l'université, particulièrement avec Manille IDE, qui sera professeur de pharmacodynamie. Ses examens réussis, RANWEZ est nommé chargé de cours à la Faculté de Médecine et reçoit l'enseignement de la pharmacie galénique et magistrale. Son entrée dans le corps professoral de l'Ecole de Pharmacie assure ainsi un meilleur équilibre des disciplines jusqu'alors axées sur la chimie. Sa charge ira, comme le veut la tradition, s'alourdissant avec l'âge. De BLAS, il reprendra la pharmacognosie et la chimie pharmaceutique minérale ; sur cette matière et sous ce titre, il publiera en 1906 en collaboration avec son ancien maître un ouvrage de 710 pages.

A peine nommé, il envoie, coup sur coup, trois publications à l'Académie de Médecine : sur le dosage des essences dans les eaux distillées aromatiques ; notes sur le dosage des alcaloïdes dans les médicaments galéniques à base d'aco-

de jusquiame, de stramoine et de cigüe ; observations sur la préparation des extraits vireux et leur richesse en calcoïdes. Peu après, il est élu correspondant de l'Académie. La même année 1895, paraissent les premières livraisons des Annales de Pharmacie\*.

C'est chez RANWEZ, un besoin - je crois pouvoir dire une passion irréfrenable - de communiquer avec ses confrères et ses anciens élèves, de les aider à se tenir au fait des couvertes les plus récentes, de produire et de publier ses propres recherches et celles des autres. Ce qu'il veut, c'est que les pharmaciens ne se laissent pas entraîner sur la voie commerciale, mais qu'ils soient des hommes de science.

Consacrez-vous à la science pour elle-même, répète-t-il à ses étudiants, avec désintéressement, sans esprit de lucre ! Ne vous inquiétez pas du bénéfice immédiat ! La science vous apportera l'élévation du caractère, le contentement de soi, la conscience du devoir accompli, l'estime, la considération, le respect de vos concitoyens, et par dessus le marché, comme la société a toujours besoin d'hommes utiles et qu'elle doit les payer, vous serez étonnés d'y trouver, en fin de compte, la récompense matérielle que vous n'aurez pas cherchée. Rendez-vous utiles à vos semblables, en mobilisant vos connaissances, en les mettant à leur portée. Il ne suffit pas que vous ayez acquis à l'Université une formation scientifique parfaite, une érudition étendue ; mûrissez cette formation, développez ces connaissances, présentez-les sous une forme tangible et pratique ; appropriiez-les aux besoins locaux de vos concitoyens".

Quel programme ! Mais il ne s'agit point seulement d'un

Annales de Pharmacie, publiées par Fernand RANWEZ, pharmacien, Docteur en Sciences, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, Louvain, Imprimerie Emile Charpentier, rue de Bruxelles, n° 48.

discours sur ce que notre siècle, dans sa fatuité, a cru découvrir, la "formation permanente". Il y a les actes. Il y a les Annales, qui, chaque mois, offrent à ses lecteurs à côté des travaux originaux, la revue des nouveautés en pharmacie pratique, en médicaments, en pharmacognosie, en denrées alimentaires, en chimie minérale et organique, en chimie physiologique, en hygiène, en toxicologie ; les Annales se consacrent aussi à étudier les questions professionnelles, la législation relative aux études, à l'exercice du métier ; enfin, elles fournissent le panorama mensuel de la bibliographie.

Les honneurs et les charges se succèdent.

En 1895, RANWEZ est élu président de l'Association Générale Pharmaceutique ; en août 1897, il préside à Bruxelles le Congrès International de pharmacie et de chimie tandis qu'en octobre de la même année, il est promu professeur extraordinaire, et en 1900 il est élevé à l'ordinariat.

Depuis 1897, il est membre de la commission de la pharmacopée ; en 1902, il participe à la conférence internationale pour l'unification de la formule des médicaments héroïques, et j'en passe.

Ce que ne disent pas les biographes, c'est que les professeurs, aussi savants soient-ils, ne sont pas seulement des êtres de raison ; ils ont un coeur et celui de F. RANWEZ est grand comme une cathédrale. Il est reçu dans le milieu professoral, un milieu qui se fréquente, qui s'invite à dîner, qui sort au théâtre, qui se rend à des soirées. Une vie provinciale, a-t-on dit ; peut-être, mais active, animée par des esprits brillants, ornée par les talents musicaux. F. RANWEZ, célibataire de belle prestance, est recherché, et tout naturellement une idylle se noue entre lui et Marguerite BRUYLANTS. Marguerite est une jeune fille accomplie ; comme sa mère l'a été, elle est sportive ; si elle

n'a pas hérité de ses parents les dons de musicienne, en revanche, c'est une artiste : elle peint sur porcelaine, talent retrouvé aujourd'hui vigoureux sous les pinceaux du peintre Suzanne RANWEZ.

Le mariage est célébré, le 30 juillet 1907.

L'exercice de la pharmacie en officine n'est plus compatible avec l'ampleur des obligations du professeur RANWEZ. La pharmacie de la rue de Tirlemont est donc vendue et le ménage s'installe dans une maison de maître, à la rue des Flamands. Leur fille aînée y voit le jour en 1908 ; c'est à elle, à ma cousine Marie-Paule RANWEZ, que je dois la communication de documents inédits relatifs à la carrière de son père, d'autant plus précieux qu'ils sont rares. Ce qui n'est jamais banal, des jumelles, Jeanne et Suzanne, viennent au monde, en 1910, au cours d'une villégiature à Middelkerke.

L'année 1910 est aussi l'année de la manifestation du vingtième anniversaire du professorat. A cette occasion, son portrait lui est offert par ses amis, ses élèves et ses anciens élèves. Peu après, la famille RANWEZ vint habiter une très belle demeure, au boulevard de Tirlemont. A cette époque, avec sa grande allée carrossable et ses contre-allées ombragées de beaux platanes d'Orient, le boulevard, c'était la campagne.

Mais revenons encore aux heureux beaux-parents et grands-parents et surtout à l'heureux beau-père que nous avons laissé vers les années 90.

Au cours des vingt années que nous venons de survoler, G. BRUYLANTS, outre ses obligations professorales, et plus particulièrement, les heures qu'il passe dans son laboratoire au milieu de ses élèves, a été occupé de plus en plus par les expertises judiciaires et administratives. En 1892, il a succédé à STAS comme membre du Conseil supérieur d'Hy-

126

giène publique ; au sein de cet organe, il est intervenu de plus en plus souvent pour recommander des mesures législatives de répression des fraudes dans la fabrication des denrées alimentaires, en particulier dans la panification frauduleuse, dans le blanchiment chimique des farines, dans la falsification des graisses alimentaires, ainsi que dans la composition des eaux-de-vie et alcool, en raison de l'influence qu'elle exerce sur l'alcoolisme. Toutes ces interventions ont fait l'objet de notes ou rapports circonstanciés, fourmillant de vues originales et de méthodes nouvelles de détection des fraudes. Au sein du Conseil supérieur, il a milité également en faveur de la salubrité des habitations ouvrières, notamment en ce qui concernait l'alimentation en eau potable et l'évacuation des matières et eaux usées. Il s'est penché également sur la question de la pollution des eaux des fleuves et des rivières.

Quant aux expertises judiciaires, elles sont tellement abondantes, devant les principales juridictions du pays, qu'il serait fastidieux de les décrire toutes. Avouerais-je d'ailleurs que je n'ai jamais complètement dépouillé les nombreux manuscrits des expertises, laissés par le défunt ?

Le 19 août 1914, Louvain est occupé par le IXe corps de réserve allemand, à la suite de la retraite de l'Armée Belge vers la position fortifiée d'Anvers. Et quelques jours plus tard, "dans la nuit fatale du 25 au 26 août ... le ciel, dit G. BRUYLANTS en témoin oculaire, s'empourpra des lueurs sinistres d'incendies froidement allumés. . Pendant huit jours, la ville fut l'objet d'un pillage que la mise à feu des immeubles vidés devait cacher, et que l'expulsion des habitants devait laisser sans témoins".

Les parents BRUYLANTS se retrouvent à Middelkerke avec

les RANWEZ. Emportés avec le flot des réfugiés, après la chute d'Anvers, ils passent en Angleterre et atteignent Oxford au mois d'octobre. Les autorités municipales, la célèbre université et la population tout entière réservent un accueil chaleureux aux nombreuses familles belges, et particulièrement aux professeurs de Louvain ; Louvain, la ville martyre, dont le nom est sur toutes les lèvres, en ce moment surtout où l'armée du Roi Albert, acculée à la mer, se défend victorieusement.

Plus tard, lorsque la Grande Bretagne aura recours à la conscription pour renforcer son armée de métier sur le continent, elle aura recours au slogan "REMEMBER BELGIUM".

Les secours s'organisent. On s'installe dans une maison, St Margaret's road ; il y a un grand jardin, pourvoyeur de fruits et de légumes, et pour les enfants, les trois filles RANWEZ, une gouvernante qui leur apprend l'anglais ; bientôt, d'ailleurs, elles iront en classe. L'apprentissage de la langue est beaucoup plus difficile pour les parents : "Je me souviendrai longtemps des efforts terribles que j'ai dû faire - écrit F. RANWEZ - trois fois par semaine, pendant le terme, nous suivions, Marguerite et moi, le cours de Miss FRANCOMB à la High School for Girls".

La Rockefeller Foundation de New York met des subventions de recherches à la disposition des professeurs qui expriment le désir de reprendre leurs travaux. RANWEZ fréquente, dès lors, le Chemical Laboratory, qui est sous la direction de W.H. PERKIN jr (1860-1929) ; Robert ROBINSON (futur Prix Nobel de Chimie) est un des assistants de PERKIN. L'Institut, tout nouvellement édifié grâce à des subsides privés, est admirablement installé et luxueusement outillé ; la bibliothèque Radcliffe est splendide. "J'y occupais (dans cet Institut un large local que je partageais avec un jeune américain gradué de Harvard qui y travaillait une thèse... J'y faisais des dérivés synthétiques des acides gras". Quel détour

quelle heureuse circonstance dans son malheur ! Lui qui n'avait pas fait de séjour postdoctoral à l'étranger, vingt-cinq ans plus tôt, le voici maintenant quasi-étudiant, comme son compagnon de laboratoire. Mais le plus extraordinaire n'est pas encore advenu.

Mon grand-père supporte mal l'hiver 14-15 ; il s'est rendu à Cambridge, pour prononcer, en tant que Président de l'Académie de Médecine, l'éloge funèbre sur la tombe d'Arthur VAN GEHUCHTEN, le célèbre professeur de neurologie, décédé dans cette ville, le 7 décembre 1914 ; rentré à Oxford, il fait une dangereuse broncho-pneumonie ; ma grand-mère tombe malade à son tour. Remis tous deux de leurs maux, au printemps, G. BRUYLANTS se voit pressé, par le Ministre des Finances du Gouvernement belge au Havre, de regagner Louvain, pour assurer la direction de son laboratoire, où le personnel se trouve sans directives. Au prix d'une traversée périlleuse, mes grands-parents, passant par Rotterdam, regagnent leur maison de la rue des Récollets à Louvain, où ils arrivent fin septembre 1915.

Après un an, l'exil est achevé ! Et la vie reprend étouffée, assourdie. L'Université n'a pas rouvert ses portes, après la tourmente de l'été 1914. Elle ne rouvrira pas ses portes avant janvier 1919. Malgré les sollicitations pressantes de l'Autorité Occupante, sollicitations appuyées par des offres de réparation de la bibliothèque incendiée, le Recteur LADEUZE restera d'une fermeté inébranlable. Il tiendra cependant à réunir les professeurs, présents en ville à chaque veille de Noël et à créer un cercle de conférences. Trois manuscrits inédits de G. BRUYLANTS conservent les exposés qu'il a faits à cette tribune : "Le pain de l'Université" "Souvenirs judiciaires" et "Le poison à travers les âges" ; ce dernier souligne son goût pour l'histoire.

La rue des Récollets paraît étonnement quète maintenant aux yeux et aux oreilles de ses habitants qui l'on con-

nue animée par les bruyantes foules estudiantines fréquentant qui l'Ecole de Pharmacie, qui l'Institut Agronomique ou l'Institut Vésale.

Les tâches ne manquent cependant pas au laboratoire, surtout en fait d'analyses de denrées alimentaires ; les expertises judiciaires ont repris également. La monotonie des journées est rompue par une grande promenade à pied ; on regarde la ville reprendre lentement vie au milieu de ses ruines ; on parle beaucoup avec les gens dans cette langue inimitable, le louvaniste, par celui qui ne l'a pas appris dans son enfance.

En Angleterre, où sont restés les RANWEZ, au fil des mois, l'éclat originel de l'accueil se ternit. Et comment ne pas comprendre cette altération ! Dans les premiers temps, l'Angleterre n'a pas ressenti le choc des batailles. Le gouvernement du Royaume-Uni n'est pas parti en guerre pour les beaux yeux de Marianne ; en tant que signataire de l'ancien traité qui garantit la neutralité de la Belgique, il a envoyé sur le continent son armée de métier, "la méprisable petite armée du Maréchal French" disait le Kaiser Guillaume.

Mais maintenant l'armée britannique enrôle les conscrits ; les contingents de jeunes soldats s'embarquent de plus en plus nombreux. Les familles sont touchées dans leurs forces vives. Les bateaux ramènent les blessés graves ; les morts restent couchés dans la boue des Flandres. Le ravitaillement devient difficile ; les rutabagas remplacent souvent les pommes de terre.

RANWEZ supporte de plus en plus mal d'être à charge des comités. Au mois de septembre 1916, la décision est prise de quitter Oxford. Il n'y reviendra qu'une fois pour prononcer l'éloge de Paul HENRY, début janvier 1917. A Croydon, une usine de produits chimiques, la "British Pharmaceutical Works Ltd" lui offre un poste de directeur des fabrications.

Le voilà industriel ! Il allait en faire la rude expérience !

La société était de fondation toute récente ; elle tablait, avec un risque certain, sur le fait que le cours des produits chimiques, aspirine et salol surtout, était élevé ; on ferait un semblant de fabrication et on décrocherait les commandes de l'Administration, en l'occurrence du War Office. Mais le chimiste qui aurait dû assurer la fabrication était un hableur ; il n'y parvint pas et fut remercié. RANWEZ arrive, trouve un matériel disparate, peu de matières premières en stock et trois personnes, qualifiés d'ouvriers, mais qui n'entendent rien à la besogne. Comme vous le connaissez maintenant, il se lance avec toute sa fougue dans son nouveau métier. Il conçoit les opérations à faire, il les essaie au laboratoire, les transpose à l'atelier, fait lui-même, de ses mains, les opérations les plus dangereuses avec les réactifs les plus corrosifs : chlore, phosphore, acides concentrés.

Il obtient l'aspirine ; mais, les délais fixés n'étant pas respectés, le ministère anglais n'achète pas. La société se voit contrainte à la faillite quand, au cours d'une discussion serrée avec un fonctionnaire du War Office, RANWEZ s'écrie : "Vous ne voulez pas de notre aspirine et si je vous vendais de la phénacétine ?" Un contrat est signé pour une première commande d'une tonne. La British Pharmaceutical Works est sauvée. "Je pense - dira-t-il plus tard - avoir été le premier à livrer au War Office de la phénacétine faite en Angleterre ... sur la fin, nous faisons 125 livres de produit par semaine". Ce montant put être doublé, grâce à l'achat de matériel et le contrat fut renouvelé grâce à la qualité de la marchandise. Une autre idée de RANWEZ était de produire de la dulcine, un édulcorant de structure proche de la phénacétine ; mais la société ne reçut pas l'autorisation des services d'hygiène.

Après deux ans de travail sans répit : veilles de nuit fréquentes, peu de dimanches, pas de vacances ; où sont donc les après-midis ensoleillés où l'on jouait au tennis à Oxford ? RANWEZ est nerveusement et physiquement épuisé. A ces contraintes professionnelles s'ajoutent des soucis familiaux. Ma tante, qui assure maintenant le soin du ménage à elle seule, souffre déjà de ce rhumatisme, qu'elle supportera toute sa vie avec la résignation chrétienne et le courage d'une grande âme. Elle a pris les eaux à Barth, mais sans succès marqué. Les enfants ont été gravement malades, jetant les parents dans une inquiétude mortelle.

Juillet 1918, RANWEZ, dont la réputation est maintenant faite, quitte Croydon ; la "Chemical Supply and Cy", à Barking, l'a engagé ; à ses émoluments s'ajoutera désormais une part bénéficiaire sur des fabrications qu'il introduira. La société est importante ; elle a trois usines. En tant que chef du laboratoire, RANWEZ a sous ses ordres deux jeunes collaborateurs, dont un est docteur d'Oxford ; il y a trois chimistes à la fabrication. "J'ai beaucoup de satisfactions - écrit-il -, j'y fais des recherches extrêmement intéressantes ! Je constate que mon travail est journellement de plus en plus apprécié". On lui manifeste d'ailleurs des regrets de son prochain départ, on lui parle de continuer à Louvain des recherches pour la société.

Le retour en Belgique de Fernand RANWEZ et de sa famille a lieu en février 1919. Le Recteur a écrit : "La première année académique (1918-1919) d'après-guerre vient de s'ouvrir". Les projets anglais ne se réaliseront jamais. L'ampleur des tâches de reconstruction de toute sorte avec des auditoires encombrés et des sessions d'examens interminables ne laissent plus guère de place aux travaux personnels.

Le dernier acte se joue au printemps de 1925 ; il est joué, le rideau tombe, laissant aux spectateurs la

méditation d'exemples élevés et de souvenirs impérissables.